

Il tira du sac un bonnet en caoutchouc, ayant la forme de la coiffure dite passe-montagne.

Ce bonnet, carré par le haut, était surmonté d'une lanterne ayant des lentilles aux quatre faces.

— Voici mon phare, s'écria triomphalement l'Anglais lorsqu'il se fut coiffé, ce qui lui donnait une physionomie si comique que toute l'assistance le salua d'une bordée de rires.

Mais lui, retrouvant son sérieux de commande, continua :

— Pour éclairer le phare, j'ai cette petite lampe pourvue d'une mèche d'amianté.

— Et les allumettes, milord ? demanda le capitaine qui peu à peu s'était mis au diapason de la gaieté générale.

— J'ai mieux que cela... car l'eau de mer aurait bien vite détérioré la provision d'allumettes...

— Alors vous avez un briquet ?

— Non !... J'ai ceci, un appareil à eau-forte, très simple comme vous voyez puisqu'il suffit d'appuyer le doigt sur ce bouton de cuivre pour obtenir, à l'instant même, une flamme suffisante !...

Cette diversion était venue fort à propos pour dissiper la mauvaise impression de tout à l'heure.

L'Anglais avait débité son boniment d'une façon amusante et l'on oubliait de bonne grâce qu'en présence de gens que pouvait, à chaque minute, assaillir la tempête, il avait brutalement fait l'apologie du naufrage.

Connaissant l'originalité légendaire de ses compatriotes, on se demandait si ce singulier personnage n'était pas tout simplement un puffiste à froid.

Cette opinion prévalut et le capitaine eut l'idée—pour l'amusement des passagers—de faire à son tour poser le mystificateur.

— Vous voilà donc prêt à toute éventualité, milord, lui dit-il ; et je comprends maintenant que vous ayez le désir d'expérimenter votre *nécessaire de naufrage*.

— Oui ! je le désire ardemment, très ardemment ! monsieur le capitaine.

— Mais, comme je vous l'ai dit, je n'ai pas de chance..., pas la moindre chance.

— Il semble que je porte bonheur aux navires sur lesquels je prends passage !...

— Permettez-moi de vous dire, milord, que vous avez tort d'exprimer un pareil regret, répondit sèchement le capitaine.

— Et pourquoi donc, monsieur le capitaine ?

— Je vais vous le dire : lorsque par esprit de bravade, ou peut-être poussé par une excentricité quelque peu outrée, vous semblez faire appel à la tempête, c'est-à-dire au plus terrible désastre, vous oubliez, monsieur, que ce désastre ne viendrait pas fondre sur vous seul, qu'en même temps qu'il vous atteindrait vous-même il écraserait tous vos compagnons de traversée, qui, moins prévoyants et moins... ingénieux que vous, ne se sont pas pourvus de votre merveilleux nécessaire de sauvetage.

— Forcés, pour la plupart, par de graves intérêts, d'entreprendre un long et périlleux voyage, ils se sont tout simplement confiés à la garde de Dieu.

— Et c'est ainsi que moi-même, avant de lever l'ancre, je me suis rendu à l'église, afin d'adresser une prière à la Vierge de Bon-Secours !

— Ah, oui !... c'est votre patronne à vous autres marins de France !... fit l'Anglais avec un petit gloussement.

— Que voulez-vous, milord, dit le capitaine que le ton d'ironie de son interlocuteur commençait à irriter. Tout enfant, nous avons été bercés avec cette superstition et nous avons grandi avec elle !...

— C'est grâce à elle que l'on s'embarque sans avoir le cœur trop gros, à l'idée qu'on ne reverra peut-être plus l'épouse qui vous accompagne jusqu'au quai et l'enfant qu'on lève à bout de bras afin de mettre ses joues de chérubin à portée des baisers paternels !...

En prononçant ces mots, le capitaine avait eu un léger tremblement dans la voix, comme si quelque souvenir eût tout à coup fait tressaillir son âme de marin.

Son mâle visage, dont l'expression un peu sévère était tempérée par l'extrême douceur du regard s'anima soudain, et l'on eût pu voir le bistre de la peau prendre un ton plus vif, sous l'action du sang affluant vers les joues.

C'est que tout ce qu'il venait de dire, il l'avait ressenti lui-même, à chaque nouveau voyage, au moment de se séparer de sa famille.

En répliquant à l'Anglais ainsi qu'il venait de le faire, il n'avait pas eu de peine à communiquer à l'âme de ceux qui l'écoutaient, l'émotion qui le remuait si profondément lui-même.

Aussi chacun des passagers se sentit-il entraîné vers le marin, lorsque reprenant la parole après un court silence, il ajouta avec une animation croissante :

— Superstition tant que vous voudrez, milord ; mais quand le navire attendu tarde à arriver, quand la famille inquiète s'alarme de ce retard, quand à la table on continue de mettre chaque jour le couvert de l'absent, ah ! croyez-moi, c'est un soulagement pour tous

ces coeurs que l'anxiété étreint, c'est un soulagement d'adresser une prière à la protectrice des marins.

Il s'interrompit et regardant l'Anglais avec une expression d'infinie tristesse :

— Tristes repas, milord, prononça-t-il, que ceux que l'on fait à cette table où il reste une place vide !... Eh bien des fois le pain qu'on y mange est trempé de larmes !

Puis, relevant la tête d'un air de rude franchise à l'adresse de son interlocuteur :

— Ceux qui prient et qui pleurent ainsi ont la terreur de la tempête et l'épouvante des naufrages !...

— Et cependant, milord, ils ne sont pas moins courageux que vous pouvez l'être, j'en réponds !...

— On les voit à l'œuvre, ces hommes qui croient et qui prient, lorsqu'il s'agit de lutter contre la tempête qui fait rage et de défendre leur navire battu par les vents furieux, pendant les formidables assauts de la mer, cette mer que vous avez eu le bonheur de ne voir que dans ses jours de calmes et offrant le spectacle grandiose de l'immensité, mais dont les caprices sont terribles et les colères faites pour épouvanter les plus braves !...

— Plaît à Dieu, milord, que—pendant cette traversée qui commence sous de bons auspices,—nous ne soyons pas appelés à juger du courage, du dévouement, de l'abnégation de ces hommes dont les superstitions vous font sourire en ce moment.

Le capitaine allait peut-être borner à cette réplique aigre-douce la leçon qu'il avait voulu donner au passager, lorsque l'un des matelots chargé du service de la table parut à l'entrée de la salle à manger portant, sur un plateau, la cafetièrerie et les liqueurs.

Ce marin, qui avait déjà l'apparence d'un vieillard, avait dû s'arrêter, pendant quelques instants, au haut de l'escalier, pour écouter, car il paraissait singulièrement ému et le regard dont il enveloppa l'Anglais n'était rien moins que sympathique.

Le capitaine allait maintenant parler pour le vieux marin, car ses yeux cherchèrent les yeux du matelot comme pour lui dédier les paroles suivantes :

— La seule émotion après laquelle ils aspirent, nos marins de France, c'est de retourner au milieu de leurs, c'est de se jeter, bras ouverts, ne sachant à quelles caresses répondre !...

— C'est d'entendre l'aïeule entourée des enfants et des petits-enfants s'écrier en joignant ses mains tremblantes : " Bénissons le Seigneur ! puisque nous voici tous réunis... cette fois encore ! "

Un murmure d'approbation accueillit ces paroles emues.

— Bien parlé, mon capitaine ! exclama le vieux matelot si impressionné qu'il faillit laisser choir tout ce qu'il portait : plateau, cafetièrerie et flacons.

— Ce que j'ai dit là est allé tout droit à ton cœur, n'est-ce pas, mon brave Malouin ?...

— Oui, mon capitaine, tout droit et jusqu'au fin fond !... Et ça l'a joliment remué ce vieux cœur... parce que tout ce que vous avez dit là, mon capitaine, est juste et vrai... .

Puis, oubliant qu'il se trouvait devant les étrangers, il prit le ton d'affectionnée et paternelle familiarité qui était toléré lorsqu'il se trouvait seul à seul avec son chef :

— C'est que vous vous y connaissez, vous, et mieux que personne vous pouvez parler de nos émotions, à nous autres marins... .

Les yeux du vieux Malouin étincelaient à présent sous les épais sourcils qui les ombrageaient.

Seul de tous les passagers, Robert Maurel n'avait pas paru prendre grand intérêt à cette conversation.

L'Anglais put supposer qu'il avait trouvé dans le silencieux passager quelqu'un partageant ses idées et ses sentiments.

Aussi s'adressant à Robert :

— Je crois que M. Maurel n'est pas plus que que moi ennemi des puissantes émotions ! s'exclama-t-il.

On se demandait, avec une curiosité sympathique à l'adresse de Robert Maurel, la réponse qui serait faite à cette avance de la part du bizarre voyageur.

Cette réponse ne se fit pas attendre.

Robert Maurel, élevant la voix, dit d'un ton fermé :

— Vous avez fait preuve de perspicacité, monsieur ; je ne suis point ennemi des émotions qui coupent agréablement la monotonie de l'existence... .

— Mais ces émotions-là ne devraient pas être la réalisation des rêves d'esprit malade... .

— Je ne les chercherais pas, pour ma part, dans des catastrophes qui pourraient mettre d'autres existences en péril... .

— Et me vanter hautement de pareilles aspirations ou de semblables sentiments me semblerait un acte de réelle folie.

— De... de folie !... s'écria l'Anglais, s'animant tout à coup.

Le capitaine Kérouet comprit qu'il lui fallait tenter une diversion, afin d'éviter qu'une querelle n'éclatât entre les deux passagers.

— Je sais, dit-il, des blasés d'émotions qui recherchent avec ardeur le spectacle de ce que l'on est convenu d'appeler une " belle horreur ".